

KRISTO FRASHËRI

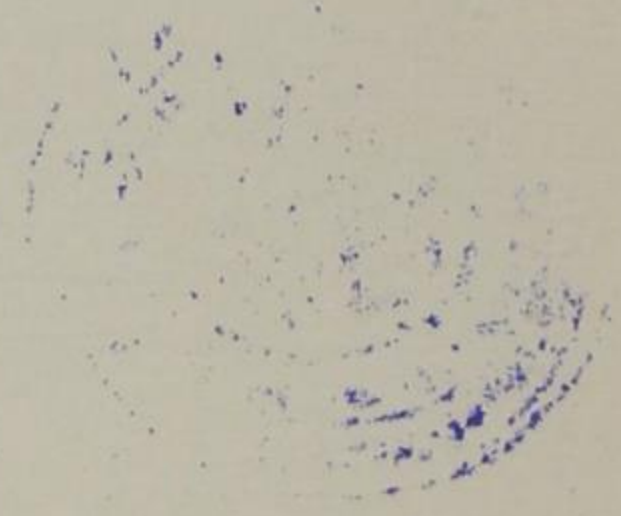
# HISTOIRE D'ALBANIE

(BREF APERÇU)

TIRANA 1964

7/1

... ..  
... ..  
... ..  
... ..  
... ..





*Kristo Frashëri*

# HISTOIRE D'ALBANIE

(Bref Aperçu)



\* ΣΥΛΛΟΓΗ \*  
ΕΥΑΓΓΕΛΟΥ ΠΡΙΩΝΗ  
ΔΩΡΕΑ ΑΠΟ ΤΟ ΣΥΛΛΟΓΟ  
ΚΑΣΤΑΝΙΑΝΗΣ ΠΩΓΩΝΙΟΥ

TIRANA 1964







## L'ALBANIE PREHISTORIQUE

Les plus anciens vestiges de l'homme connus à ce jour sur le sol de l'Albanie actuelle, remontent à la fin du paléolithique moyen. Des débris d'outils primitifs en silex et en jaspe, des lames et râcloirs de facture grossière et des éclats épars, provenant sans doute du façonnement de ces objets, ont été découverts en 1938 aux abords du village de Xarre, à huit kilomètres de Butrinti, à l'extrémité méridionale du pays.

On a retrouvé également au même endroit des restes appartenant au paléolithique supérieur — des râcloirs typiques à "museau" et quelques lames taillées au burin. Ce sont les fouilles effectuées dans la caverne de Shën Marine, située elle aussi au voisinage de Butrinti, qui ont apporté le plus de renseignements sur une présence humaine à cette époque en Albanie. On y a en effet recueilli un morceau de silex façonné en forme de râcloir ainsi qu'une lame ébréchée en jaspe près d'une quantité d'ossements fossilisés parmi lesquels on distingue les dents et l'extrémité d'un humérus de chèvre sauvage (*capra ibex*). Des fragments de lames en os et d'outils en pierre taillée trouvés au cours des travaux de la construction d'une route au pied du mont Dajti, aux alentours de Tirana, appartiennent à la même époque de la préhistoire.

Les matériaux remontant au néolithique sont eux aussi très fragmentaires et n'ont été mis au jour que fortuitement. Ce sont principalement des massues et des haches de pierre trouvées en divers points du pays — entre autres à Gruemire (Shkodra), Dushan (Dukagjin), Nepravishta (Gjirokaster), Finiq (Delvina) et Butrinti, et qui se rattachent toutes au néolithique supérieur, certaines même peut-être à l'époque énéolithique.

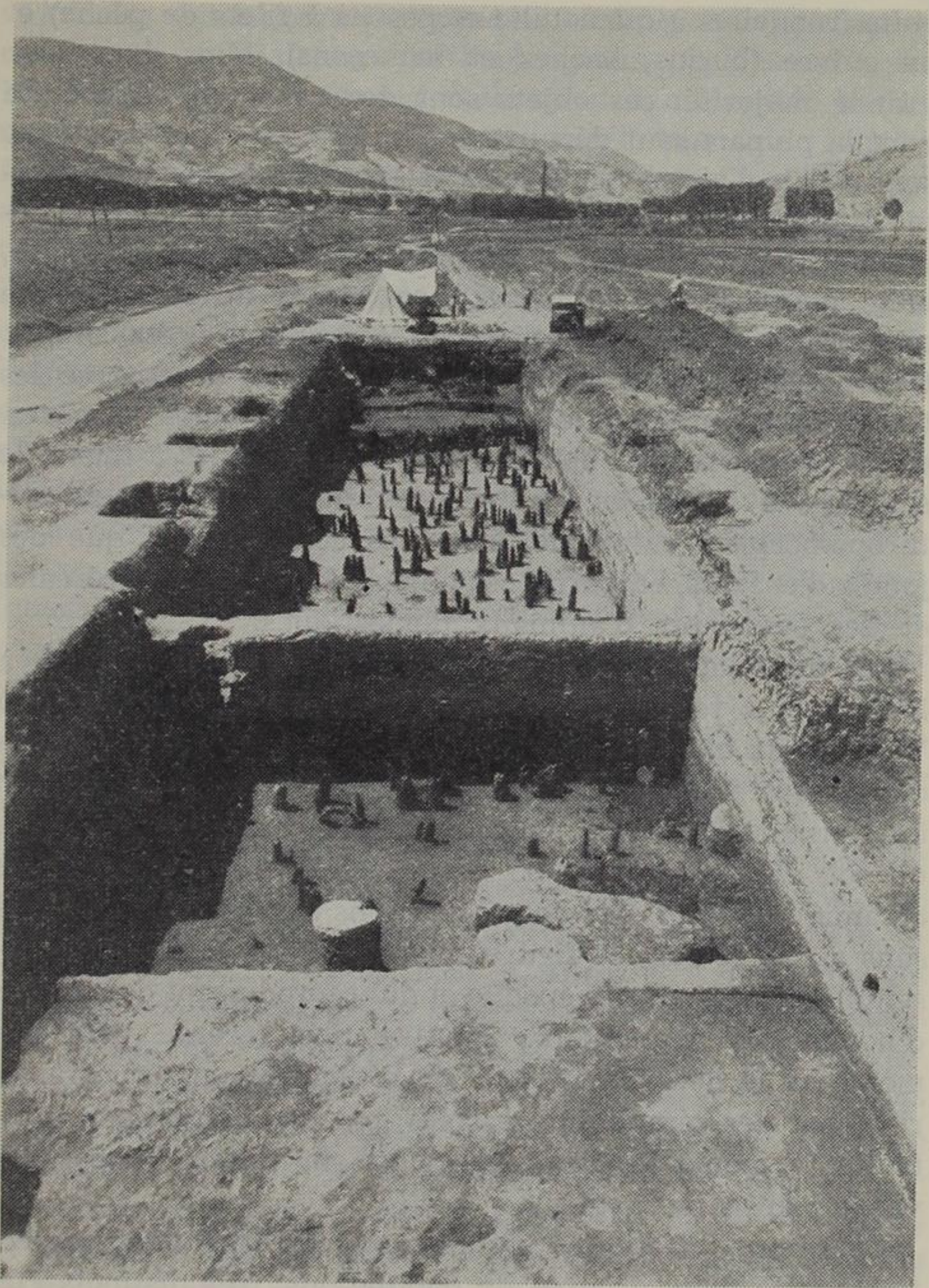


Avant la seconde guerre mondiale, la société humaine de l'énéolithique, telle qu'elle devait exister sur le territoire de l'Albanie actuelle, ne nous était connue que de façon superficielle et incertaine par des matériaux découverts à Velçe, dans la région de Vlora. Les fragments de céramique récupérés dans cette station archéologique peuvent être divisés en deux groupes: les *céramiques peintes* dont les motifs décoratifs angulaires se composent de lignes droites généralement de couleur rouge, grise, marron foncé et noire; et les *céramiques achromes incisées*, décorées le plus souvent de lignes ondulées et en spirales, dessinées au trait. Dans ces dernières années au contraire, les objets de valeur exhumés par des archéologues albanais dans le site archéologique de Maliq, dans la région de Korça, station d'un grand intérêt pour la préhistoire dans les Balkans, nous ont permis de jeter un jour nouveau sur la société de cette époque.

A Maliq, les premiers objets furent mis au jour au cours de travaux de bonification de la zone, comportant l'assèchement du lac de même nom. Ce n'est qu'en 1961 que les archéologues albanais entreprirent dans le même secteur des fouilles méthodiques encore en cours aujourd'hui. Les nombreux objets récupérés, dont certains ne sont pas encore exposés, sont conservés au Musée Archéologique et Ethnographique de Tirana. Selon des communications préliminaires faites par les savants qui se consacrent à ces travaux, les fouilles effectuées jusqu'à quatre mètres de profondeur, ont fait apparaître dans la partie inférieure du sol alluvionnaire, deux couches reflétant deux civilisations dont les traits diffèrent sensiblement l'une de l'autre et qui appartiennent toutes les deux à l'époque énéolithique (troisième millénaire avant notre ère), alors que dans la partie la moins profonde, les travaux ont mis au jour un centre habité de l'âge du bronze (deuxième millénaire avant notre ère).

Les couches inférieures qui correspondent à l'énéolithique ont révélé des outils en pierre (marteaux, haches, maillets, meules), en silex (couteaux, râcloirs), en corne (houes





Les fouilles de Maliq, habitat préhistorique de l'époque  
énéolithique et de celle du bronze. Un aspect des matériaux  
mis au jour au cours des travaux effectués  
dans les années 1961-1963.



et marteaux), en os (alènes et pointes de lance), en terre cuite (rondelles à quenouille et pesons à filets de pêche) et en cuivre (burins, haches et hameçons). Mais dans leur grande majorité, ces objets sont des vases de terre cuite dont la plupart sont dépourvus d'anses, alors que les autres sont munis d'anses verticales atteignant les bords. Ici comme à Velçe, beaucoup de ces vases peints sont décorés d'ornements reproduisant des motifs linéaires et géométriques, alors que les autres, incisés, sont ornés de fossettes, de cannelures et des bas-reliefs de conception assez simple. C'est dans les couches inférieures que l'on a retrouvé les traces d'habitations sur pilotis, vestiges de cités lacustres, et non loin d'elles celles de maisons construites à même le sol. On a également trouvé des figures plastiques anthropomorphes et zoomorphes, des colliers ainsi que des jouets d'enfants, et, parmi ces objets, des graines de céréales et des ossements d'animaux domestiques.

Les matériaux dégagés des couches inférieures du sol, à Maliq, nous reflètent avec des traits plus prononcés qu'à Velçe, deux civilisations diverses de l'énéolithique. De ces deux cultures, l'une, sans doute la plus ancienne, puisqu'on en retrouve les traces dans les couches les plus profondes du sol, est représentée en premier lieu par des objets de céramique peinte, par des habitations sur pilotis, des vases sans anses et par les figures plastiques se rattachant vraisemblablement à cette époque et qui reproduisent des formes d'hommes ou d'animaux. L'autre, plus récente, peut-être même de la dernière période de l'énéolithique, est caractérisée par des céramiques gravées, par des habitations construites à même le sol et non plus sur pilotis, et par des vases à anses verticales.

Ces deux différentes civilisations correspondent respectivement à deux groupes de populations, très distincts l'un de l'autre du point de vue ethnique et linguistique, et cette correspondance paraît également vérifiée par les conclusions auxquelles ont abouti par d'autres voies plusieurs éminents philologues.



Le fait que le type de céramique peinte trouvée à Maliq et à Velçe soit largement répandu à cette époque non seulement dans les Balkans (particulièrement en Thessalie, en Macédoine et en Bulgarie), mais aussi dans tout le bassin méditerranéen jusqu'en Ukraine (civilisation de Tripoli) ferait croire à la présence sur le sol d'Albanie, au début et au milieu de la période néolithique, d'une population se rattachant, quant à son origine ethnique et linguistique, à la souche *méditerranéenne*. Peut-être est-ce même dans cette population qu'il faut rechercher l'origine des éléments linguistiques du groupe méditerranéen, hérités par la langue albanaise, elle-même membre de la grande famille indo-européenne. Tels entre autres, les mots *mal* (montagne), *hardhi* (vigne), *shege* (grenade), *shkabe* (aigle), *bisht* (queue) et les noms de lieu *Buna*, *Nish*, *Ishem* (dans l'antiquité *Barbanna*, *Naissus*, *Asimos*), les nombres *njezet* (vingt), *dyzet* (quarante), vestiges du système de numération ventésimale en usage avant l'apparition des peuples indo-européens, et les suffixes *-ssa*, *-ua*, *-anna*, *-nt*, etc.

En revanche, les objets de terre cuite incisés apparus en ces mêmes lieux, et qui présentent de nombreuses affinités avec la céramique gravée découverte en Thessalie, en Macédoine et en Serbie, et plus généralement avec la poterie des régions danubiennes, rendent vraisemblable l'existence d'une population de souche indo-européenne, ignorant la céramique peinte, et qui, croit-on, après être descendue de l'Europe centrale ou même septentrionale dans les Balkans vers la fin de l'énéolithique, se serait mêlée aux populations méditerranéennes plus anciennes. Il ne serait pas surprenant que cette population ne fût autre que celle que les savants ont qualifiée de *proto-indo-européenne* ou *indo-européenne pré-hellène*, certains même de *proto-illyrienne*, et dont on a lieu de penser qu'elle s'était établie dans les Balkans avant la migration des Hellènes. Pour des motifs purement pratiques, certains érudits la désignent sous le nom de *Pélasges*, sur lesquels les auteurs antiques nous ont transmis une foule de légendes. Les indications qu'ils ont laissées sont cependant confuses et contradictoires. Héro-



dote notamment nous rapporte qu'il a rencontré les traces des populations établies dans le pays avant les Grecs — des Pélasges — en Epire (appellation géographique s'appliquant aux régions du sud de l'Albanie actuelle) et qu'elles y seraient venues de la Thessalie limitrophe. Strabon lui, se référant à Ephore, Hésiode, Eschyle et Euripide, affirme que les Pélasges auraient eu pour premier habitat l'Arcadie et que, de là, ils auraient émigré en Epire ainsi qu'en Thessalie, à Crète, à Lesbos et en Troade. Selon maints philologues des éléments de cette langue indo-européenne se retrouvent dans l'albanais.

Néanmoins il n'est pas encore irréfutablement démontré que les deux cultures dont les caractéristiques apparaissent de façon particulièrement marquante dans les céramiques retrouvées à Maliq, à Velçe et en d'autres points du territoire d'Albanie, soient le fait, la première, d'une population "méditerranéenne", la seconde d'un groupement humain "proto-indo-européen" (pélasgien).

Sans préjuger du problème que pose la détermination des caractéristiques ethniques des hommes ayant vécu sur l'emplacement du centre archéologique actuel de Maliq, on est tout de même en mesure de tirer certaines conclusions d'un intérêt particulier quant au degré de développement économique et social des habitants de ces lieux à une période préhistorique qui nous était presque totalement inconnue jusqu'à ce jour. La grande quantité d'objets trouvés dans un espace réduit, semble prouver que, dans cette zone du moins, la population au cours du troisième millénaire avant notre ère était sédentaire et relativement dense. Les hommes pratiquaient la chasse mais les ossements d'animaux domestiques exhumés démontrent qu'ils connaissaient l'élevage. Les outils primitifs à creuser, les houes en corne, les tamis de terre cuite, les meules de pierre et les graines même de céréales indiquent qu'ils faisaient leurs premiers pas en agriculture. Ils pratiquaient également la pêche au filet et à l'hameçon comme en témoignent les hameçons de corne, puis de cuivre, ainsi que les pesons de filets à pêche en terre cuite découverts dans ce centre. Les



aiguilles en os, les alènes en corne et les rondelles à quenouille en terre cuite, laissent entendre que la filature et le tissage leur étaient familiers. Les maisons sur pilotis prouvent qu'ils pratiquaient la navigation. Les vases de bonne facture et à la surface soigneusement polie dénotent une certaine maîtrise dans l'art de la céramique, maîtrise confirmée par les ornements qui les agrémentent et qui représentent les créations les plus anciennes d'art décoratif, retrouvées jusqu'à présent en Albanie. Les représentations modelées d'hommes et d'animaux peuvent être attribuées à la pratique d'un culte polythéiste. Le genre des outils, l'uniformité des ornements et celle des jouets d'enfants prouvent enfin qu'au cours du troisième millénaire avant notre ère, les hommes, aussi bien ceux de la plus ancienne que ceux de la plus récente de ces civilisations, menaient une vie collective et qu'il n'existait au sein de ces sociétés aucune différenciation sociale. Sur l'âge du bronze également (deuxième millénaire avant notre ère), nos connaissances furent longtemps assez pauvres. Avant la seconde guerre mondiale, l'attention des archéologues avait été attirée par deux types de hache, le premier qualifié par eux de "*dalmato-albanais*", l'autre de "*scutarin*" (Shkodra). On a lieu de croire que ces haches, qui présentent des différences typologiques avec celles qui ont été retrouvées dans les régions avoisinantes, furent fabriquées sur le sol d'Albanie, thèse que semble confirmer une hache mal ébauchée et à peine dégrossie qu'on a retrouvée à proximité de Shkodra. Aujourd'hui au contraire, nos connaissances concernant cette époque se sont considérablement accrues, les fouilles effectuées ces dernières années par les archéologues albanais ayant donné d'importants résultats, notamment à Maliq, Pazhok (Elbasan) et Gajtan (Shkodra).

Parmi les matériaux récupérés à Maliq, ceux qui furent dégagés au-dessus de la couche énéolithique appartiennent au début de l'âge du bronze et ne manquent pas d'intérêt pour ce qui est de la céramique surtout. Plus on remonte à la surface et moins l'on rencontre de vases peints aux perforations caractéristiques latérales, qui vont jusqu'à



disparaître entièrement dans la couche supérieure. On y trouve en revanche de plus en plus fréquemment dans le même ordre de profondeur des vases incisés aux anses verticales dont la forme et les ornements sont analogues à ceux de la couche inférieure énéolithique. On a pu déceler dans cette même couche des traces de maisons construites à même le sol et de foyers. Ces matériaux, par l'analogie qu'ils présentent dans leur composition et dans leur facture avec ceux de la couche inférieure, attestent que ces lieux étaient habités à cette époque par la même population proto-indo-européenne (pélasgienne) qui y avait vécu au cours de la période antérieure.

Dans la plaine de Pazhok, à environ 25 kilomètres au sud-ouest d'Elbasan, les archéologues albanais entreprirent en 1960 le déblaiement de 25 tumuli disséminés entre un marécage et le Devolli, le fleuve même qui traverse le lac de Maliq. Ces travaux ont fait apparaître certains éléments caractéristiques inconnus jusqu'alors dans la construction des tombeaux et l'érection des tumuli ainsi que d'intéressants matériaux constitués par les objets familiers du défunt placés près du corps — armes en bronze (couteaux, poignards, épées, pointes de lance), une parure féminine en or en forme de spirale, une pointe de flèche en silex, plusieurs vases de terre cuite, dont certains, par leur type, semblent provenir des îles de la mer Egée, alors que d'autres paraissent fabriqués sur place dans le style créto-mycénien et d'autres enfin se conforment, quant à leur facture, à la tradition transmise par l'énéolithique. Ces objets, qui ont vraisemblablement tous appartenu à la même population, datent pour la plupart d'une époque plus récente que ceux retrouvés à Maliq et plus exactement des siècles déjà avancés de l'âge du bronze, quelques-uns du milieu du second millénaire avant notre ère.

Les débris mis au jour par les fouilles effectuées de 1961 à 1963 au village de Gajtan, à 5 kilomètres environ à l'est de Shkodra, appartiennent à une époque encore plus proche. Les objets dégagés dans les couches les plus profondes remontent à la fin de l'âge du bronze et au début de l'âge

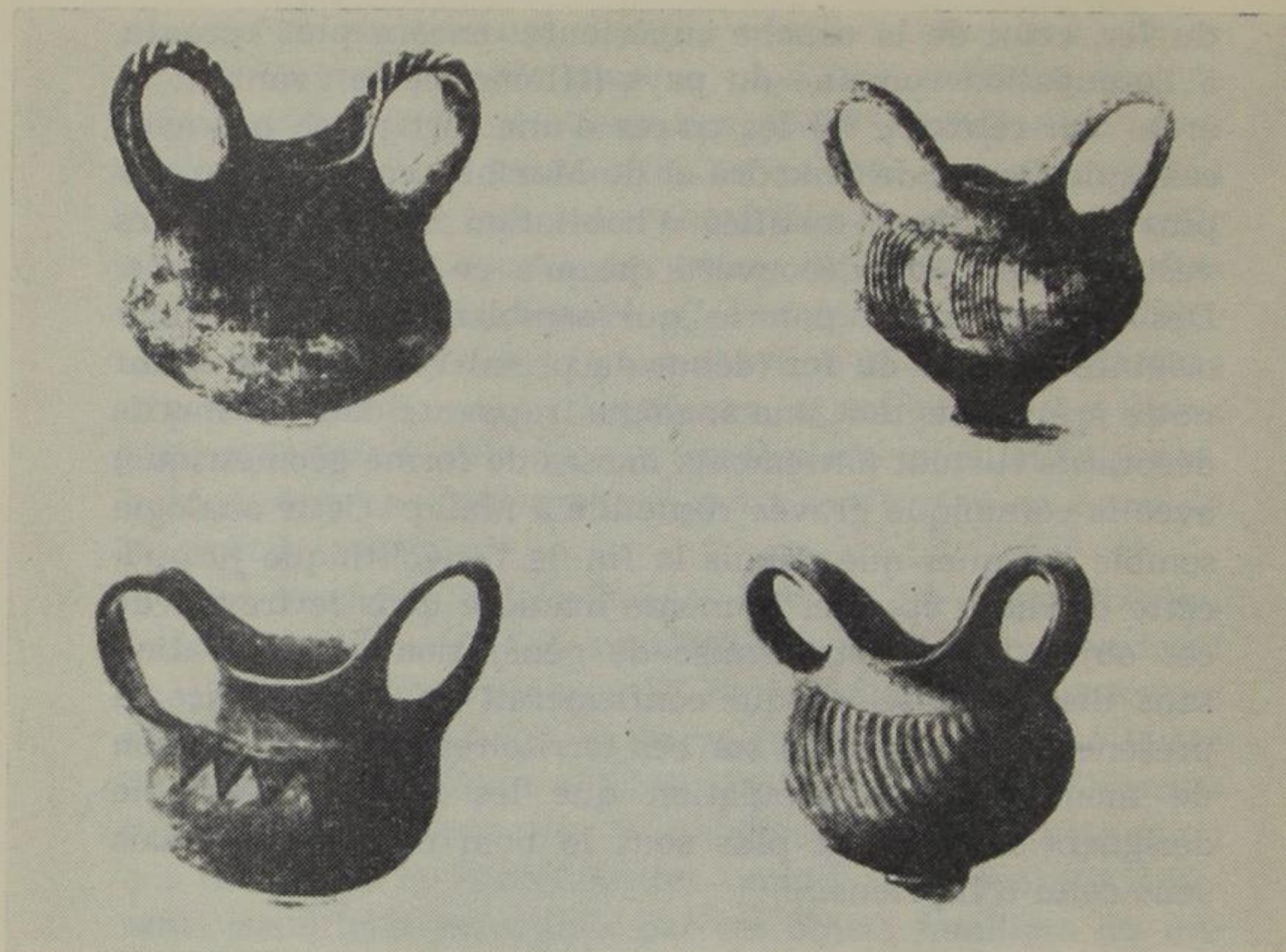


du fer, ceux de la couche supérieure, encore plus récente, à l'occupation romaine du pays (III<sup>ème</sup> siècle avant notre ère). On retrouve ici les traces d'une forteresse, qui avec celles de Dorze, de Shkodra et de Marshej, constitue un des plus anciens lieux fortifiés d'habitation illyriens dont les vestiges aient été découverts jusqu'à ce jour en Albanie. Des fragments de poterie qui semblent appartenir aux origines de l'âge du fer (début du premier millénaire avant notre ère) présentent une analogie frappante dans les motifs décoratifs surtout (ornements incisés de forme géométrique) avec la céramique gravée recueillie à Maliq. Cette analogie semble indiquer que depuis la fin de l'énéolithique jusqu'à cette dernière époque, la même manière dans le travail de ces objets a été retransmise de génération en génération sans discontinuité, ce qui confirmerait en conséquence la présence ininterrompue sur ces territoires d'une population de même souche, population que les auteurs grecs ne désignent maintenant plus sous le nom de Pélasges mais sous celui d'Illyriens.

### LES ILLYRIENS

A l'âge du bronze et au début de l'âge du fer, les Illyriens, selon une opinion qui prévaut chez les historiens, auraient vécu en Europe centrale. D'après un bon nombre d'archéologues, les civilisations d'Augnetitz, de Lausitz et de Hallstadt, découvertes en Autriche, représentent respectivement, les deux premières, les civilisations illyriennes du milieu et de la fin de l'âge du bronze, la troisième, celle du début de l'âge du fer. Toujours selon les spécialistes de ces questions, au cours des migrations des populations indo-européennes qui se produisirent durant le second millénaire avant notre ère, après les Hellènes qui s'établirent au nord des Balkans et les Thraces qui se déployèrent plus au nord que ces derniers, des masses considérables d'Illyriens seraient descendues dans ces régions au cours de la période comprise entre la fin de l'âge du bronze et le





Vases caractéristiques illyriens du premier millénaire avant notre ère.

début de l'époque du fer. A l'issue de ces migrations, les nouvelles populations illyriennes se seraient répandues surtout l'Ouest des Balkans, à peu de chose près sur les territoires de l'Albanie et de la Yougoslavie actuelle, et se seraient fondues avec les populations très similaires à elles, antérieurement installées dans ces contrées, "*proto-indo-européenne*" ou "*pélasgienne*" ou bien encore "*proto-illyrienne*". Ces circonstances pourraient expliquer la similitude de la civilisation matérielle des Illyriens nouvellement établis dans les Balkans avec la civilisation découverte à Maliq et à Pazhok d'une part et avec celle de Lausitz et de Hallstadt de l'autre. Des Balkans, certaines tribus illyriennes (les Mésapes et les Yapyges entre autres) auraient franchi l'Adriatique, en s'embarquant probable-



ment du littoral de l'Albanie d'aujourd'hui et se seraient fixées en Italie du Sud où elles auraient été absorbées à la longue sous le rouleau assimilateur romain. Selon les plus anciens auteurs grecs (Homère, Hésiode, Skylax, Hérodote, Hécatée, Thucydide, etc.), les Illyriens vivaient divisés en tribus. Les écrivains romains de l'antiquité, Pomponius Méla et Pline l'Ancien, semblent faire une distinction entre les Illyriens du Nord et ceux du Sud. Ces derniers sont selon eux "les seuls Illyriens dans la véritable acception du terme" (*Illyrii proprie dicti*). Par les textes antiques et les inscriptions retrouvées sur les lieux habités par les Illyriens nous sommes en connaissance de quantité de noms de tribus plus ou moins importantes. Nous savons ainsi que les tribus des *Enchéleiens*, des *Ardiéens*, des *Taulantiens*, des *Dardaniens*, des *Parthénins*, des *Atintans*, des *Pirustes*, des *Labéates*, des *Chaons*, des *Thesprotes* et des *Molossiens* étaient fixées en Illyrie du Sud, alors que les *Liburnes*, les *Japodes*, les *Dalmates*, les *Désidiates* et les *Antariates* vivaient en Illyrie du Nord. Les Illyriens s'appelaient eux-mêmes du nom de leur tribu. La dénomination collective d'Illyriens et celle d'Illyrie pour tout le pays, ne leur furent données que par les étrangers et en premier lieu par les Grecs et les Romains. Seules les régions s'étendant au sud de la Viosa jusqu'au golfe d'Ambracie (Arta), régions où étaient établies de nombreuses tribus illyriennes et notamment les Chaoniens, les Thesprotes et les Molosses furent appelées Epire, ce qui veut dire en grec "terre continentale". Les habitants des Iles Ioniennes lui donnèrent ce nom afin de distinguer leurs terres insulaires du continent qui leur faisait face.

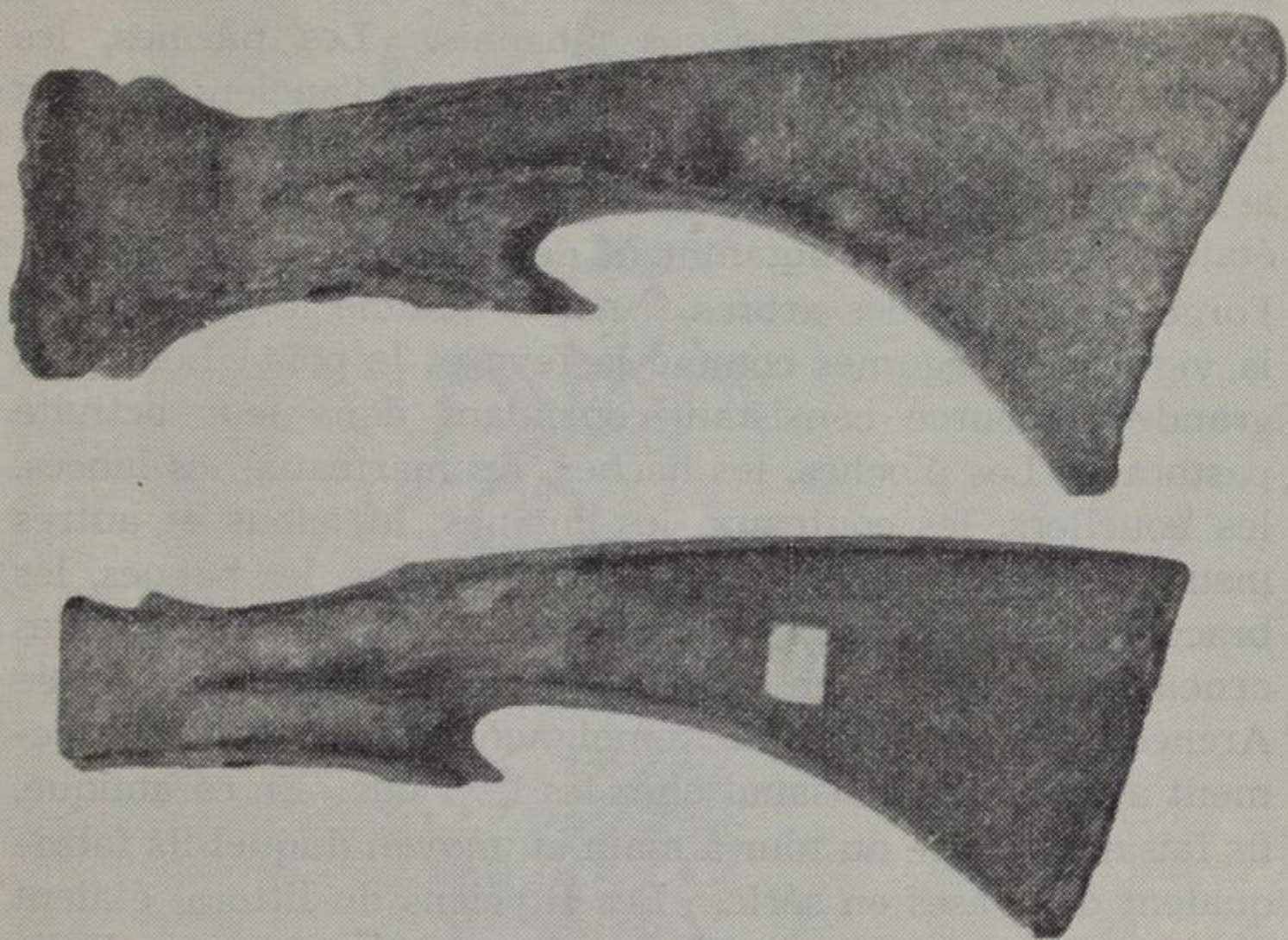
Les Illyriens parlaient leur propre langue, l'illyrien dont on n'a découvert aucun texte jusqu'à présent. On ne connaît de cette langue que certains mots rapportés par les auteurs antiques, quelques rares inscriptions gravées et, en assez grand nombre, des noms de personne, de lieu et de cours d'eau. Elle formait une branche à part de la famille ethnique et linguistique indo-européenne et s'apparentait beaucoup à la langue des Thraces.



L'étude des matériaux dont on dispose sur l'illyrien a fait aboutir depuis longtemps à la conclusion que l'héritière directe de cette langue est l'albanais actuel. On peut aisément déduire le sens de mots et de noms propres illyriens en les confrontant avec les vocables albanais qui leur correspondent. En voici quelques exemples: "bile" = *bile*, *bije* (la fille), "brention" = *brini* (la corne), "barka" *barku* (le ventre), "bauria" = *burri* (l'homme), le nom de la tribu "Delmat", en albanais *delme*, *dele* (brebis), "Dardan" en albanais *dardhe* (poirier), le nom de lieu "Dimalum" en albanais *dy-male* (deux monts), le nom d'homme "Bardus" en albanais *bardhe*, "Bardylis" en albanais *bardh-ylli* (étoile blanche). Le rapport de filiation entre l'albanais et l'illyrien est également confirmé par d'autres éléments philologiques. De plus, les savants déclarent que de nombreux traits communs relevés dans la civilisation matérielle et spirituelle de ces peuples illustrent l'existence de cette parenté.

Dans la mer ethnique illyrienne, on rencontre çà et là des îlots thraces remontant peut-être à l'époque de la migration des Thraces. C'est vraisemblablement à l'existence de ces îlots que doivent leur provenance les mots d'origine thrace que l'on trouve dans l'albanais. Ces mots ont induit certains linguistes à considérer le thrace comme la langue-mère dont dériverait l'albanais. Mais l'origine de ces vocables s'explique en partie par les rapports de voisinage des Illyriens et des Thraces, et cela d'autant plus que dans certaines régions limitrophes ces deux groupements formaient une espèce de symbiose. D'autres érudits s'expriment en faveur d'une solution intermédiaire, selon laquelle la langue albanaise aurait été engendrée par l'union hybride de l'illyrien et du thrace. Quoi qu'il en soit, les matériaux linguistiques, on le sait, sont insuffisants à eux seuls pour trancher le problème de la genèse d'un peuple. On se doit néanmoins de constater que les données archéologiques, ethnographiques et historiques étayent de façon très convaincante l'hypothèse de la succession illyro-albanaise sans discontinuité.





Haches de bronze de type dalmato-albanais.

Les premiers Illyriens descendus dans les Balkans apportèrent avec eux la civilisation de l'âge du bronze. Ce n'est qu'après un certain temps, vers le début du premier millénaire avant notre ère, lorsqu'ils furent fixés dans leurs nouvelles demeures, qu'ils apprirent à se servir du fer. Les tribus illyriennes qui s'établirent plus tard dans la péninsule amenèrent, elles, des lieux qu'elles venaient de quitter, la civilisation de l'âge du fer, comme le prouvent les découvertes faites dans la ville de Hallstadt, en Autriche.

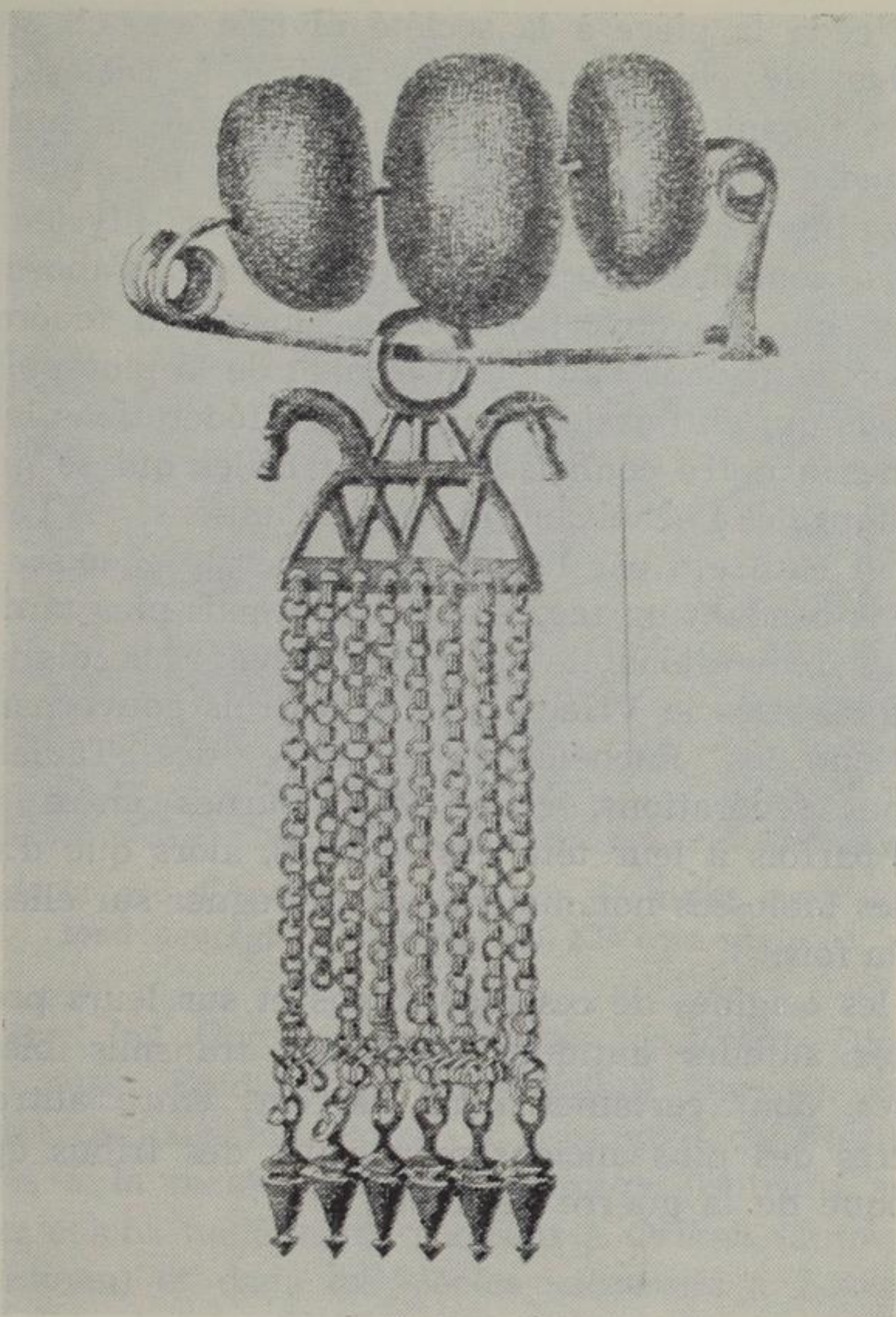
Les premières sources écrites dont nous disposons sur les Illyriens ne remontant qu'aux VII<sup>ème</sup> et VI<sup>ème</sup> siècles avant notre ère, nous ne connaissons la société illyrienne dans les premiers siècles de son histoire dans les Balkans que par les matériaux retrouvés dans certains centres habités et dans un assez grand nombre de tumuli de cette



époque. Ces connaissances se sont accrues récemment grâce aux résultats des fouilles effectuées ces dernières années par les archéologues albanais. Les pioches, les haches, les faucilles en fer trouvées en d'anciens centres habités par les Illyriens attestent un niveau déjà plus avancé de l'agriculture. De nombreuses cultures leur étaient familières et notamment des céréales comme le blé, l'orge, le millet; des arbres fruitiers comme le pommier et la vigne; des légumes comme la fève et le pois. Leur plus grande ressource consistait cependant dans leur activité pastorale. Les pioches, les haches, les marteaux, les lances, les boucliers, les couteaux, les chaînes, les clous et autres instruments en bronze et en fer, les fibules, les bagues, les bracelets, les anneaux, les plaques et beaucoup d'autres ornements en or et en argent, qui sont exposés au Musée Archéologique de Tirana, témoignent du niveau relativement avancé de l'artisanat chez les Illyriens. En céramique, ils faisaient usage du tour à main au moyen duquel ils fabriquaient des vases en série. Les Illyriens du littoral étaient d'audacieux navigateurs. Leur passage en masse en Italie prouve qu'ils disposaient de bonne heure de grands navires qui les mettaient en mesure de parcourir librement l'Adriatique. L'incursion à laquelle se livrèrent sur Corfou au VII<sup>ème</sup> siècle avant notre ère, les navigateurs liburnes venus du Nord de la Dalmatie semblent indiquer qu'ils possédaient aussi des embarcations légères et rapides. Les Illyriens vivaient dans des citadelles fortifiées. Les traces de telles citadelles construites en gros blocs de pierre assemblés, sans ciment, ont été retrouvées ces dernières années par les archéologues albanais en divers points du territoire d'Albanie. Avant même le VI<sup>ème</sup> siècle, les Illyriens avaient noué des échanges avec des pays étrangers. Il ressort des matériaux apparus que ces échanges se faisaient avec diverses régions du bassin Méditerranéen et en premier lieu avec les cités grecques et italiennes.

L'accroissement des forces de production, conséquence de la mise en usage de nouveaux outils en bronze et en fer, provoqua la désagrégation de la commune primitive.





Parure féminine.

Ce développement engendra au sein de la commune une nouvelle forme de rapports, la propriété privée, laquelle, à son tour, allait déclencher le processus de différenciation sociale. Cette différenciation se constate dans la quantité et la variété des mobiliers funéraires qui entourent le défunt dans les tumuli. Certaines tombes sont richement garnies alors que d'autres dénotent une extrême pauvreté. Au terme de ce processus, la communauté primitive, désa-



grégee, céda la place à la société divisée en classes. A l'intérieur de chaque tribu on assiste à l'éclosion des premiers organismes d'Etat. Dans la double intention de se défendre contre les attaques de tribus plus puissantes et d'assaillir les plus riches, certaines tribus illyriennes se mirent à conclure entre elles des alliances d'abord temporaires, qui se convertirent à la longue en fédérations. Elles portaient dans l'antiquité le nom de la plus puissante des tribus qui en faisaient partie. Les fédérations les plus anciennes à notre connaissance sont celles qui se groupèrent autour des Enchéléiens et des Taulantiens. A l'origine, leur chef était élu par l'assemblée générale et exerçait ses fonctions pendant un temps déterminé mais plus tard, dans certaines fédérations, le chef fut élevé à la dignité de monarque. Dès le VIIème siècle, des rois gouvernaient la fédération des Enchéléiens et celle des Taulantiens. Certaines fédérations, celle des Liburnes entre autres, eurent parfois à leur tête des femmes, alors que d'autres, celle des Molosses notamment, virent régner sur elles deux rois à la fois.

Sur les origines de ces fédérations et sur leurs premiers rois, les auteurs antiques nous ont transmis bien des légendes, dont certaines nous narrent, entre autres, les aventures des plus anciens monarques des tribus épirotes à l'époque de la guerre de Troie.

### LES COLONIES GRECQUES

Les colonies grecques qui jalonnaient le littoral de la Méditerranée de la mer Noire avaient été fondées selon un processus qui se manifesta également sur les côtes de l'Illyrie. Au VIIIème siècle avant notre ère, des Grecs, partis de Corinthe, s'établirent à Corcyre (Corfou). De là, ils entrèrent en rapports commerciaux avec les Illyriens. Ils trouvèrent sans doute leur compte dans ces échanges, puisqu'ils entreprirent, un siècle plus tard, de créer des cités-colonies sur le littoral même d'Illyrie. En 627 avant





Ruines de la cité d'Apollonie fondée en 588 avant notre ère. Au fond une église byzantine du XIVème siècle.

notre ère, les Corcyro-Corinthiens fondèrent *Dyrahion* appelée aussi *Epidammos*, (aujourd'hui Durrës), en 588 *Apollonie* (aujourd'hui Pojan, à proximité de Fieri) et à peu près à la même époque *Buthroton* (Butrinti actuel). D'autres colons hellènes se fixèrent à *Orikon* (aujourd'hui Pacha-Liman) et dans les siècles successifs à *Lissos* (aujourd'hui Lezha), à *Pharos* (aujourd'hui Hvar), et à *Issa* (aujourd'hui Vish).

A l'origine, les colonies helléniques ne comptaient qu'un petit nombre d'habitants et leur importance économique était relativement réduite. Elles jouaient surtout le rôle d'intermédiaire dans les échanges commerciaux qu'entretenaient les tribus illyriennes avec les cités grecques. A la longue cependant, elles se peuplèrent d'artisans qui vendaient leurs produits, leurs productions artistiques surtout, aux Illyriens, et se convertirent ainsi en d'importants centres économiques indépendants. Dyracchium et



Apollonie, en particulier, dont la population atteignit au Vème et au IVème siècles avant notre ère des dizaines de milliers d'habitants, connurent un essor considérable. Dès la seconde moitié du Vème siècle avant notre ère, les colonies battaient déjà monnaie.

En ce qui concerne leur organisation sociale et politique, les colonies du littoral d'Illyrie suivirent le même cours de développement que les autres cités grecques. Chacune d'entre elles formait une *polis* à part. Les colons parlaient leur langue maternelle, le grec, et observaient les coutumes et la religion de leur pays d'origine. De très bonne heure, dans ces colonies, on assista à l'expansion des rapports sociaux fondés sur le régime de l'esclavage et on y vit fleurir en conséquence les institutions alors en vigueur en Grèce et particulièrement à Corcyre et à Corinthe.

A l'origine, l'organisme hiérarchiquement le plus élevé de la colonie était constitué par la *hélié* (assemblée des citoyens). Celle-ci, à son tour, élisait le *conseil des phylarques*, présidé par un *archonte* ou un *prytan*. Le conseil était chargé de l'administration de la polis. L'épanouissement économique des colonies et l'expansion des rapports sociaux dominés par le régime de l'esclavage modifièrent la structure sociale de ces établissements. A la tête de la pyramide sociale trônait l'*aristocratie*, composée des propriétaires de terres et d'esclaves. Le gros de la population était constitué par le *demos* qui comprenait les gens de métier, les marchands, les marins et tous les citoyens juridiquement libres et ayant droit à participer aux réunions de la hélié. Le *demos* comptait aussi dans ses rangs des artisans et des commerçants relativement riches. Au bas de cette pyramide, les *esclaves* privés de tous droits. Les colonies grecques étaient peuplées entre autres d'Illyriens, qui même quand ils n'étaient pas esclaves de condition, ne jouissaient pas du droit de cité.

Statue d'Apollonie dite aussi "la  
déesse de Buthroton" découverte →  
à Butrinti (Buthroton).







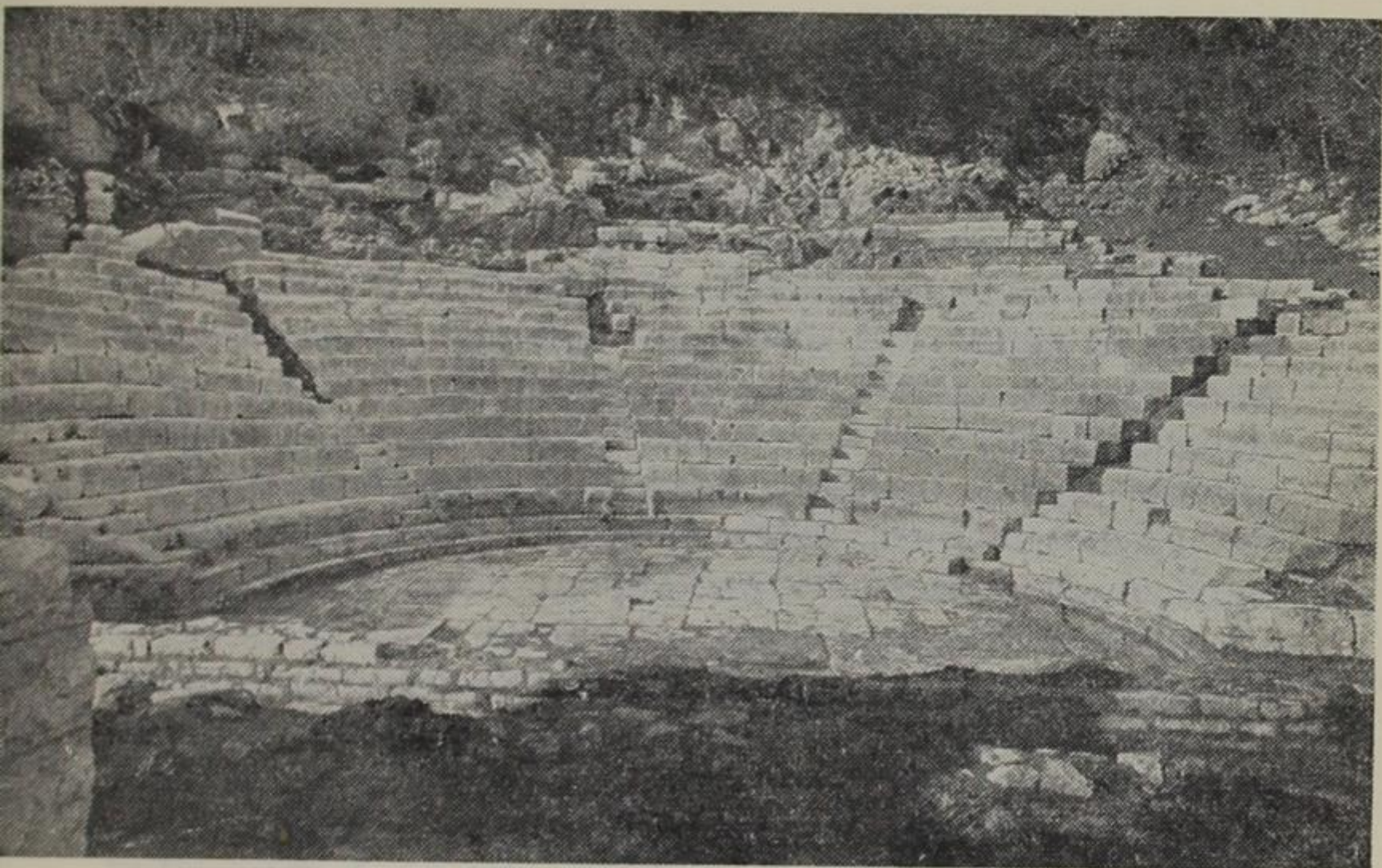
L'aristocratie propriétaire d'esclaves, ayant raffermi son autorité, parvint, dans presque toutes les colonies, à concentrer tous les pouvoirs de la *polis* entre ses mains, en réduisant de plus en plus les droits traditionnels de l'assemblée du peuple. Le pouvoir oligarchique de l'aristocratie provoqua dans ces colonies une suite de guerres civiles suscitées par le mécontentement du *demos*.

De tous ces conflits, le plus important fut celui que les artisans et les marchands les plus aisés, s'appuyant sur le ressentiment populaire, firent éclater à Dyrachion en 436, et à l'issue duquel les aristocrates furent chassés de la ville.

Ceux-ci, dans leur fuite, cherchèrent asile chez les Illyriens leurs voisins, plus exactement chez les Taulantiens, à qui ils demandèrent leur aide, en leur promettant en retour lorsqu'ils reprendraient la ville, de reconnaître à leurs chefs le droit de cité à Dyrachion. Les Illyriens acceptèrent cette proposition et marchèrent au combat aux côtés de l'aristocratie de Dyrachion, lorsque celle-ci attaqua la ville par terre et par mer.

D'autres cités grecques s'immiscèrent dans cette guerre civile. Corinthe fit cause commune avec le *demos* alors que Corcyre donna son appui à l'aristocratie. Athènes, elle aussi participa à cette guerre en intervenant en faveur du pouvoir oligarchique. La lutte se poursuivit pendant plusieurs années. En 433, les flottes alliées d'Athènes et de Corcyre battirent celle de Corinthe. Quelque temps plus tard, les aristocrates, ayant attaqué Dyrachion avec l'aide des Taulantiens et des habitants de Corcyre, reprirent la ville, où ils restaurèrent le pouvoir oligarchique. En compensation de l'aide fournie, conformément à la promesse qui leur avait été faite, les chefs taulantiens se virent reconnaître le droit de cité à Dyrachion où ils s'établirent à demeure. Cette guerre civile, on le sait, fut à l'origine du conflit qui devait éclater quelques années après entre les cités grecques et qui est connu en histoire sous le nom de guerre du Péloponnèse. Dyrachion y prit part aux côtés d'Athènes.





L'amphithéâtre de Butrinti (Buthroton). Etat actuel.

Grâce aux profits considérables qu'elles tiraient de l'exploitation des esclaves et des échanges avec les Illyriens, les colonies connurent un prompt essor culturel. Dès les premiers siècles de leur établissement, les colons grecs entreprirent la construction d'un grand nombre de somptueux édifices en marbre, en pierre et en briques. C'étaient des maisons d'habitation agrémentées de cours intérieures ou "atrium", des temples consacrés aux divinités de la mythologie grecque, des amphithéâtres où étaient représentés des drames et des comédies, des odéons où l'on entendait de la musique instrumentale et chorale, des gymnases et des palestres où les jeunes gens exerçaient leurs aptitudes physiques et leurs qualités morales. On peut contempler aujourd'hui encore les ruines de ces édifices, découvertes par les archéologues et dont les plus beaux vestiges se trouvent particulièrement à Apollonie, Butrinti et Phoinike. Les cités étaient entourées de hautes murailles construites en pierres de taille assemblées sans ciment. Au centre de



la ville, un espace était généralement occupé par l'agora, la place publique, pavée de dalles, entourée de colonnes sculptées et décorée de statues de marbre. On a même découvert dans certaines colonies les traces de constructions qui selon toute vraisemblance ont dû être des stades.

Les maisons, les sanctuaires et les édifices publics étaient décorés de peintures à la fresque et de mosaïques, et garnies de sculptures. Outre les colonnes sculptées et les chapiteaux de styles variés, la sculpture monumentale dans les colonies connut un essor particulier. Les bustes et les statues des divinités, des personnalités dirigeantes et des hauts fonctionnaires, des philosophes, des écrivains et des aristocrates, découverts jusqu'à ce jour, témoignent de la finesse du goût et du sens artistique très développé des colons. Il faut retenir parmi les œuvres dont la valeur artistique a retenu le plus l'attention, la déesse de Butrinti (en réalité Apollonie) qui se trouve actuellement au musée de Rome, et, aussi, les têtes de Silène, d'Arès, de Démosthène, découvertes à Apollonie et que l'on peut voir au Musée archéologique de Pojani.

### LES FORMATIONS D'ETAT ILLYRIENNES

(du Vème au IIème siècle avant notre ère)

La différenciation sociale qui s'opéra au sein des tribus illyriennes entraîna inévitablement parmi elles l'éclosion de rapports propres au système de l'esclavage.

Chez les Illyriens comme partout ailleurs, le régime de l'esclavage, à ses commencements, revêtait un caractère patriarcal. Plus tard cependant, des formes plus avancées de ce système se manifestèrent chez certaines tribus. Chez les Ardiéens par exemple, l'esclavage se répandit sous la forme qu'il avait assumée à Sparte. Les Ardiéens avaient soumis une entière population et l'avaient convertie en "prospélates". Ceux-ci, comme les hilotes à Sparte, devaient à leurs maîtres une partie de leurs récoltes. Les Dardaniens, eux, après avoir subjugué un pays voisin,



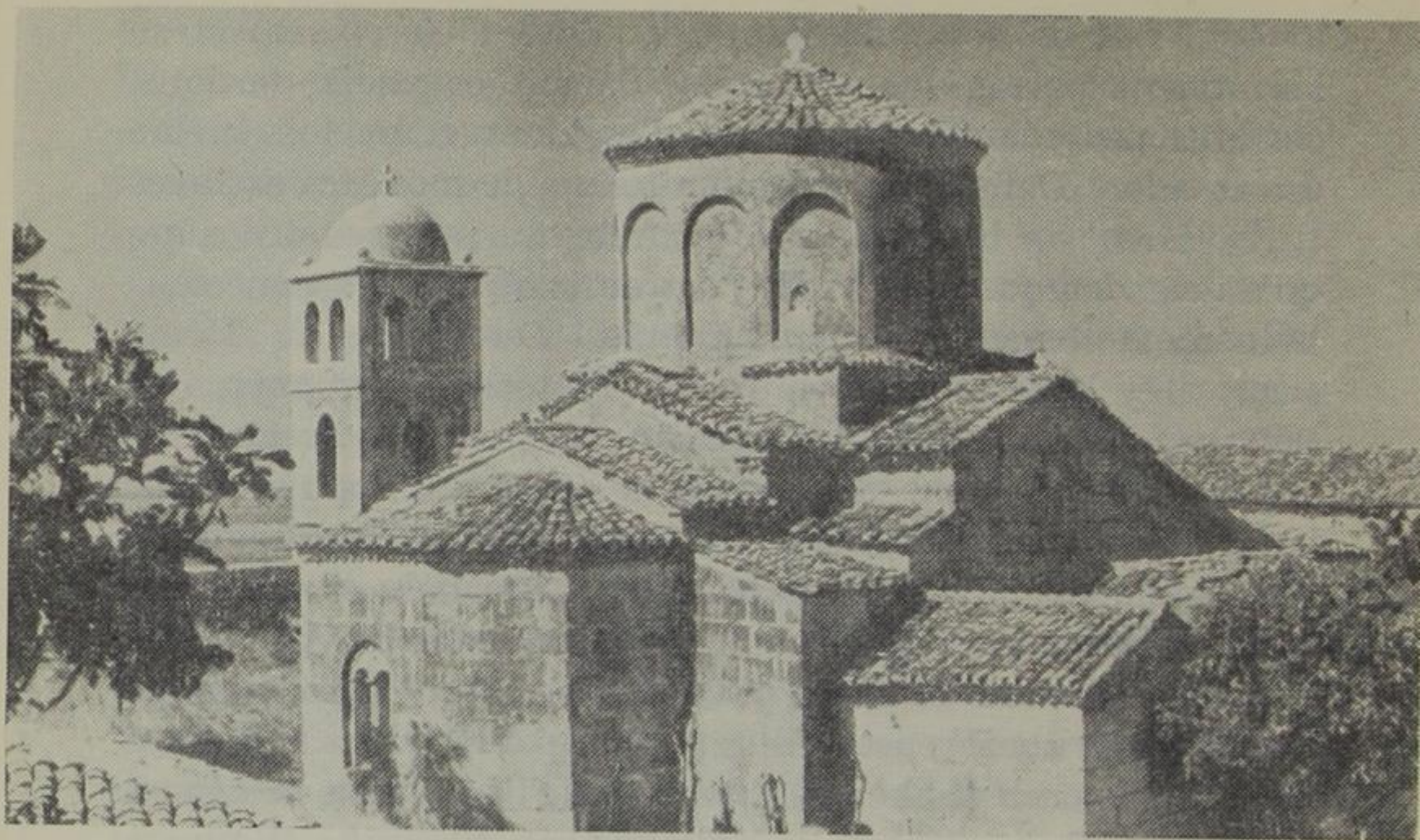
avaient fait de ses habitants, des "douloi" (esclaves) et se les étaient partagés entre eux. Parmi les chefs dardans, certains possédaient un millier d'esclaves et parfois même davantage. Dans cette tribu, en temps de paix, les esclaves travaillaient la terre pour le compte du propriétaire alors qu'en cas de guerre ils étaient astreints au service armé sous le commandement de leur maître. Du Vème au IIème siècle il y avait toutefois, très à l'intérieur du pays, des tribus qui n'avaient pas encore été touchées par l'esclavage.

Le développement des rapports sociaux s'appuyant sur le système de l'esclavage, fit sentir ses effets sur toute l'économie du pays. La production artisanale s'accrut encore davantage et le commerce progressa de pair. Du Vème au IIIème siècle, ces phénomènes furent à l'origine de l'éclosion de nombreuses villes peuplées d'Illyriens et notamment de *Skodra* (Shkodra), *Amantie* (Ploça, dans la région de Vlora), *Bylis* (Hekali à Mallakastrà), *Phoinike* (Finiqi à Delvina) et de plusieurs autres cités moins importantes. A partir du début du IVème siècle, les villes illyriennes se mirent-elles aussi à battre monnaie.

Cependant la conséquence la plus importante de la naissance des rapports fondés sur le système de l'esclavage fut le passage de la forme de groupement correspondant aux fédérations de tribus à celle des premières formations d'Etat dont les plus importantes étaient constituées par les royaumes des Enchéliéens, des Taulantiens, des Ardiéens et par celui de l'Epire.

Au Vème siècle avant notre ère, les Enchéliéens, dont les territoires s'étendaient dans la plaine de Kortcha et du Devolli, formèrent un puissant royaume. Agrandissant leurs possessions vers l'est, ils se poussèrent jusqu'aux frontières de la Macédoine. La rivalité qui surgit entre ces deux royaumes limitrophes conduisit à de longues hostilités. Pendant plus de soixante ans (423-360), les Enchéliéens eurent le dessus. Leur royaume devint particulièrement puissant au IVème siècle, à l'avènement de Bardylis, qui fut un dirigeant politique avisé et un chef militaire remarquable. Ayant réussi à enlever d'importants territoires à son rival,





L'église byzantine de Sainte-Marie (XIV<sup>ème</sup> s.) au monastère de Pojani (voir la fig. 5).

Bardylis contraignit le roi de Macédoine à lui verser un tribut, intervenant fréquemment et avec autorité dans les affaires du trône de l'Etat voisin. Il ne fut pas moins heureux dans ses guerres contre d'autres rivaux. Cependant, à partir de l'accession de Philippe II au trône de Macédoine (360), on enregistre dans les rapports entre les deux royaumes un tournant au détriment des Enchéléiens. Le nouveau roi refusa de reconnaître les conditions de la soumission acceptées par ses prédécesseurs. A la tête de ses phalanges, il attaqua à plusieurs reprises ses voisins de l'Ouest qui lui opposèrent une résistance opiniâtre jusqu'en 344, lorsque, Bardylis étant mort, il parvint à les soumettre à son tour.

A la mort de Philippe, en 335, les Enchéléiens conduits par Clitus, successeur de Bardylis, s'affranchirent de la domination macédonienne. Afin de mieux garantir son indépendance, Clitus s'allia à Glaucias, roi des Taulantiens. Mais la même année, le fils de Philippe II, Alexandre, se jeta sur



les armées illyriennes. La bataille décisive se déroula à Pélion (au col de Cangor, près de Kortcha) et se termina, grâce à une ruse d'Alexandre, par la victoire des Macédoniens.

Lorsque, à la mort d'Alexandre, son grand empire fut démembré, les Enchéléiens reconquirent leur indépendance. Mais leur royaume, déjà peu étendu, ne cessa de décliner et ne joua guère un rôle important par la suite.

Au Vème siècle avant notre ère, les Taulantiens, eux aussi, formèrent un royaume à part dans les régions côtières de l'Albanie actuelle. Vers le milieu du IVème siècle, leurs rois s'emparèrent de Dyrachion et plus tard d'Apollonie. Ils furent en même temps contraints de combattre contre les rois de Macédoine qui voulaient s'assurer un débouché sur l'Adriatique. Afin de contenir la poussée macédonienne, Glaucias, le plus illustre des chefs Taulantiens, conclut une alliance avec Clitus. Mais, comme on l'a vu, les armées illyriennes furent vaincues à Pélion par Alexandre qui, quoique victorieux, ne poussa pas plus loin vers la côte.

Les rapports des Taulantiens avec la Macédoine demeurèrent hostiles même après la mort d'Alexandre. Glaucias et Cassandre de Macédoine étaient tous deux désireux, chacun pour sa part, d'assurer leur influence en Epire et cette opposition de leurs convoitises fut l'une des causes de l'aggravation de leurs rapports.

Vers la fin du Vème siècle avant notre ère, les tribus de l'Epire s'étaient rassemblées autour des Molosses et avaient constitué une fédération que les auteurs antiques grecs désignent sous le nom de "Koinon" ou Ligue des Molosses. La ligue était présidée par un roi héréditaire, investi de pouvoirs limités par les attributions du conseil des notables et de l'assemblée du peuple. Cette ligue était parfois gouvernée par deux souverains à la fois.

Les Epirotes aussi furent amenés à entrer en guerre contre la Macédoine. Mais Philippe II les vainquit et plaça sur le trône de l'Epire son beau-frère Alexandre de Molos-



sie, puis plus tard le fils de ce dernier, Néoptolème II, établissant ainsi solidement son influence dans le pays.

A la mort d'Alexandre, les Molosses chassèrent Néoptolème II et se choisirent pour roi Aeacidès, de l'antique dynastie épirote, qui poursuivit une politique indépendante. Mais Cassandre de Macédoine, intervenant de nouveau par les armes (317), chassa Aeacidès et rétablit sur le trône Néoptolème II. Le rival de Cassandre, Glaucias, prit sous sa protection à sa cour le fils d'Aeacidès, le petit Pyrrhus, alors âgé de deux ans, qu'il ne livra pas à ses ennemis même quand le roi de Macédoine le menaça de lui déclarer la guerre. Il se sentit au contraire assez fort pour pénétrer avec son armée en Epire (307), où il renversa le parti macédonien alors au pouvoir, et installa sur le trône le petit Pyrrhus, âgé de 12 ans. L'Epire continua d'être pour un temps le théâtre de troubles et Pyrrhus fut détrôné en 302 par ses adversaires qui restaurèrent Néoptolème. Il quitta le pays et passa plusieurs années en Egypte, à Syracuse, en Macédoine même. Il acquit dans ces diverses contrées une solide instruction, étudiant particulièrement à fond l'art militaire. Six ans plus tard (296), il avait alors 23 ans, il rentra en Epire où il régna quelque temps aux côtés de Néoptolème, mais quand ce dernier fut tué, il resta seul maître de la Ligue des Molosses.

Pyrrhus consolida le pouvoir royal, limita les droits du conseil des notables et fit de la Ligue un Etat puissant. Il mena une politique indépendante aussi bien envers la Macédoine qu'à l'égard des Taulantiens qui l'avaient pourtant aidé, et étendit les frontières de l'Epire, à l'est profondément à l'intérieur de la Macédoine jusqu'au Vardar; au sud, sur le territoire de la Grèce, jusqu'au golfe du Péloponnèse; au nord, dans la possession des Taulantes jusqu'au Shkumbini.

Grisé par ces succès, Pyrrhus, qui rêvait de constituer un empire encore plus vaste que celui d'Alexandre, porta ses regards sur l'Italie. L'occasion de mettre ses projets à exécution lui fut offerte quand Tarente sollicita son aide pour se défendre contre Rome. Ainsi, en 280 avant notre



ère, Pyrrhus à la tête d'une armée de 30.000 hommes renforcée de 20 éléphants, passa en Italie et remporta la même année, à Héraclée, une brillante victoire sur les Romains. Un an plus tard, à Asculum, les Epirotes livrèrent de nouveau bataille aux légions romaines, fortes cette fois de 70.000 hommes. Pyrrhus eut encore le dessus mais ses pertes furent si lourdes qu'il prononça en cette occasion la phrase passée dans la légende: "Encore une victoire comme celle-là et je suis perdu!" A la troisième bataille qui l'opposa aux Romains, Pyrrhus, moins heureux, fut vaincu (275). Il rentra en Epire d'où il entreprit une série de campagnes contre la Macédoine, puis passa dans le Péloponnèse pour y attaquer Sparte, alliée de la Macédoine, mais il fut tué en 272 au cours d'un combat de rues à Argos.

Pyrrhus fut non seulement l'un des chefs illyriens les plus illustres mais aussi l'un des plus grands capitaines de l'antiquité. C'est sous son règne que l'Epire atteignit l'apogée de sa puissance. Toutefois à la mort du grand roi, l'aristocratie épirote, mécontente du régime qu'il avait instauré, se souleva contre le pouvoir royal. Ces querelles intestines affaiblirent de plus en plus le royaume. Les régions annexées se détachèrent l'une après l'autre. En 230, l'aristocratie renversa finalement la monarchie pour rétablir l'ancienne Ligue dénommée "Koinon" des Epirotes avec Phoinike pour capitale. A la place du roi, la Ligue était gouvernée par un président élu pour un an. Mais la Ligue des Epirotes, elle-même, n'avait rien d'un Etat fort.

Au cours du III<sup>ème</sup> siècle avant notre ère, alors que les Enchéliens, les Taulantiens et les Epirotes voyaient leurs royaumes en déclin glisser vers le démembrement, un autre Etat illyrien, celui des Ardiéens, qui s'était constitué depuis longtemps dans les régions côtières comprises entre la Dalmatie et le Monténégro, avec la ville de Rizon pour capitale, gagnait rapidement en puissance.

Sous le règne d'Agron (250-231) les Ardiéens se rendirent maîtres des colonies grecques qui jalonnaient la côte dalmate, puis descendirent vers le sud jusqu'à Shkodra dont ils firent la capitale de leur royaume. De là ils poussèrent



encore plus vers le sud, empiétant sur les territoires des Taulantiens, dont le royaume s'effondra définitivement sous leurs attaques. Le royaume ardiéen, à cette époque, devint également une puissance maritime considérable.

Agron mourut en 231. Pinès, son fils, qui devait lui succéder étant encore mineur, la reine Teuta, seconde femme d'Agron, devenue tutrice de son beau-fils, assumait le gouvernement du pays. La nouvelle reine, énergique, poursuivit la politique de conquêtes entreprise par son mari. Ayant préparé une armée et une flotte puissantes, elle attaqua la "Ligue des Epirotes", à la fois par terre et par mer, s'empara de la ville de Phoinike, infligea aux Epirotes plusieurs défaites successives mais fut contrainte, avant d'avoir porté à terme sa victoire, de conclure la paix avec eux et de rebrousser chemin pour se porter contre les Dardaniens qui l'attaquaient à l'est.

Grâce à une politique d'alliances avec les souverains de Macédoine, d'Épire et d'Acarnanie, Teuta consolida la situation de son royaume au dehors. Ces succès toutefois ne furent pas de longue durée. La croissance du royaume des Ardiéens et l'importante flotte à peine construite qui opérait dangereusement dans le bassin méditerranéen, ne furent pas sans inquiéter Rome dont un des objectifs politiques consistait justement à maintenir tout l'Adriatique sous son contrôle. Aussi celle-ci résolut-elle de briser la puissance des Ardiéens sur mer.

L'occasion d'engager le conflit ne se fit pas attendre. Quelques navires romains ayant été attaqués en haute mer par des vaisseaux illyriens, le Sénat manda à Shkodra deux plénipotentiaires exiger de la reine Teuta l'indemnisation des dommages subis et lui faire part des représailles qu'elle encourrait au cas où des mesures énergiques ne seraient pas prises pour empêcher la répétition de tels actes de la part des marins Ardiéens. La reine repoussa ces exigences. Par surcroît, l'un de ses deux ambassadeurs ayant été tué durant son voyage de retour, Rome, invoquant ce meurtre comme "casus belli", déclara la guerre aux Ardiéens.



Les hostilités, qui s'engagèrent à l'automne 229 avant notre ère, n'eurent pas d'issue heureuse pour les Illyriens. Le chef ardiéen Demetrius de Pharos ayant passé à l'ennemi lui livra la flotte sans combat. La reine Teuta, affaiblie sur mer et abandonnée de ses alliés, fut obligée au bout d'un an de conclure la paix à des conditions très onéreuses. Les limites de son royaume furent considérablement réduites et les Illyriens contraints de ne plus maintenir de flotte de guerre.

La reine Teuta mourut quelques années après la fin de ce conflit. Demetrius de Pharos, l'homme de confiance des Romains, lui succéda en tant que tuteur de Pinès encore mineur.

Demetrius de Pharos cependant, supportant avec répugnance sa dépendance envers Rome, se détacha d'elle pour s'allier à la Macédoine. Il se hâta de remettre sur pied l'armée, construisit une nouvelle flotte et reporta le royaume des Ardiéens à ses frontières de naguère. Justement inquiet par ces agissements, et en particulier par l'alliance des Ardiéens avec la Macédoine sa rivale, Rome déclara de nouveau la guerre aux Illyriens (219). De même que pour le premier conflit, les hostilités durèrent près d'un an. Rome, cette fois, réussit à gagner à sa cause Scerdilaïdès, autre chef renommé des Ardiéens. Après une bataille acharnée qui se déroula dans l'île de Pharos, Demetrius, vaincu, s'enfuit et gagna la Macédoine (218). Rome conclut aussitôt la paix avec Scerdilaïdès, sa situation dans la péninsule italique s'aggravant par suite des préparatifs d'Hannibal. La paix de 218 renouvelait les conditions stipulées à celle de 228.

Scerdilaïdès, désigné nouveau tuteur de Pinès, fut placé par Rome à la tête des Ardiéens et resta fidèle à sa protectrice. Il participa aux côtés de cette dernière à la longue guerre qui la mit aux prises avec la Macédoine. Ce fut même à lui qu'échut la plus lourde part des opérations qui furent conduites contre Philippe V de Macédoine. Scerdilaïdès et Philippe eurent tour à tour le dessus et les hostilités se poursuivirent longtemps jusqu'à ce que la Macédoine,



enfin vaincue, fût forcée d'accepter les conditions de paix que lui dictait Rome.

Scerdilaïdès et plus tard son fils Pleurate continuèrent tous les deux à fonder leur politique sur la protection romaine. Cependant le fils de Pleurate, Gentius, qui accéda au trône vers l'an 181, changea d'attitude et s'employa à s'affranchir de cet assujettissement. Il resserra à cette fin ses liens avec les Etats voisins, et en particulier avec la Macédoine dont le souverain Persée, nourrissait l'ambition d'abattre la puissance romaine.

La guerre ayant de nouveau éclaté entre Rome et la Macédoine (170), Gentius résolut de se ranger aux côtés de Persée. En vertu de la convention militaire que les deux chefs conclurent à Médéon, les Ardiéens devaient combattre principalement sur mer alors que les Macédoniens soutiendraient le plus grand poids des opérations terrestres. La Ligue des Epirotes se joignit à eux.

Aussitôt l'accord conclu, Gentius engagea les hostilités sur mer, mais les Romains parvinrent à faire aborder une nombreuse armée sur les côtes de l'Illyrie (168). Au lieu de se diriger vers la Macédoine, il se portèrent à marches forcées à l'attaque de Shkodra, devant laquelle ils mirent le siège. Dans le même temps, et à prix d'argent, ils réussirent à semer la discorde parmi les chefs des diverses tribus illyriennes, rassemblées sous Gentius. Celui-ci, sous-estimant les forces de l'adversaire, n'attendit pas l'arrivée des renforts macédoniens. Faisant sortir son armée de la citadelle il attaqua de front les Romains en rase campagne et essuya de leurs mains une sévère défaite. Gentius, vaincu, se rendit avec tous les siens et fut emmené en captivité à Rome.

Après leur victoire de Shkodra, les armées romaines marchèrent au-devant de Persée et lui infligèrent à Pydna un échec décisif. Un an plus tard (167), après d'âpres combats, elles soumirent également l'Epire, dévastant au cours de leurs campagnes, 70 villes et réduisant 150.000 hommes et femmes à l'esclavage.



Contrairement à la manière dont elle avait agi à l'issue de ses précédentes invasions, Rome occupa cette fois définitivement les régions de l'Illyrie du Sud. Ainsi les années 168 et 167 avant notre ère marquent l'extinction des royaumes illyriens et de celui de la Macédoine. Ce fut pour l'Illyrie le début de la longue période de domination romaine, qui se poursuivit pendant plus de cinq siècles et demi jusqu'à l'an 395 de notre ère.

### L'ILLYRIE SOUS LA DOMINATION ROMAINE

Après avoir abattu le royaume des Ardiéens et la Ligue des Epirotes, Rome entreprit, au cours de la décade successive, une série de campagnes dans l'intention de détruire les fédérations et autres Etats illyriens subsistant encore, et d'instaurer la loi romaine sur leurs territoires. Ce n'est qu'au prix d'efforts considérables qu'elle parvint à briser la résistance des Illyriens au II<sup>ème</sup> siècle, ne réussissant cependant à conquérir que les contrées du littoral de l'Adriatique. Les Illyriens établis dans les régions de l'intérieur préservèrent bien plus longtemps leur liberté.

Au cours de leurs campagnes, les Romains causèrent de grands ravages dans les pays conquis. Rome, dont les institutions s'appuyaient sur le système de l'esclavage, instaura dans les régions occupées son administration de fer. Les Illyriens, qui avaient vécu jusqu'alors en hommes libres, furent dépouillés de tous droits. Des tribus entières furent transplantées de leur terre natale, vendues comme esclaves ou exterminées, ce qui fut notamment le cas des Ardiéens. Sur les terres fertiles des campagnes illyriennes s'établirent des militaires et des colons romains.

A maintes reprises, les Illyriens tentèrent de secouer le joug du système d'oppression et d'exploitation que Rome faisait peser sur eux. Parfois les soulèvements prenaient de vastes proportions en se conjuguant avec les révoltes qui éclataient dans d'autres pays, parfois encore ces mouvements mettaient à profit les difficultés dans lesquelles



Rome avait à se débattre. En 134 avant notre ère, les Ardiéens auxquels s'étaient jointes d'autres tribus illyriennes prirent les armes pour reconquérir leur liberté. Les soulèvements des Dalmates, celui surtout qui éclata en 78 avant notre ère et que les Romains ne réussirent à étouffer qu'après deux années de lutte, coûtèrent gros à ces derniers. Les Illyriens profitèrent encore de la guerre civile entre César et Pompée pour prendre les armes et regagner une liberté dont ils ne jouirent toutefois que peu de temps.

Mais c'est à l'époque d'Auguste, en l'an 6 de notre ère, que se produisit le plus important soulèvement des Illyriens. Il ne fallut pas moins de trois ans aux Romains pour venir à bout des insurgés conduits par Bato. Ceux-ci, au nombre de 200.000 environ, libérèrent la majeure partie de l'Illyrie et se préparèrent à passer dans la péninsule italique. Les gouvernants romains furent si ébranlés par la vigueur et l'ampleur du mouvement qu'ils proclamèrent la mobilisation générale. Le gros de l'armée impériale fut expédié pour dompter la révolte. Les Illyriens, dont les femmes même participèrent aux combats, opposèrent une résistance héroïque à l'ennemi. Mais à la longue, les Romains ayant réussi traîtreusement à affaiblir les forces des révoltés, les réduisirent à l'impuissance (An 9).

Dans les premiers siècles de notre ère, alors que Rome était devenue un empire mondial, on notait en Illyrie les signes d'un certain essor économique, en partie favorisé par la situation géographique du pays. L'Illyrie était le carrefour d'importantes voies de communication dont l'une notamment, la "via Egnatia", liait Rome aux contrées orientales de l'Empire. Les villes, en particulier, connurent à cette époque un épanouissement notable. Dyrachion que les Romains appelaient maintenant Dyracchium était toujours la plus importante d'entre elles. Les lois romaines hâtèrent le développement des rapports fondés sur l'esclavage. Sénateurs et fonctionnaires de haut rang vinrent en Illyrie y fonder des latifundia. Dans les villes comme dans les grands domaines le nombre des esclaves illyriens alla croissant.



Une partie de la population illyrienne échappa néanmoins à ce processus d'asservissement. Ces groupements qui vivaient dans les régions montagneuses de l'intérieur, organisés dans la plupart des cas en communautés pastorales ou paysannes, conservaient dans une certaine mesure leur caractère tribal. Rome édicta des lois spéciales régissant leur administration. Juridiquement, ces populations étaient libres. Leur situation était intermédiaire entre celle des populations romaines jouissant du droit de cité et celle de la masse des esclaves dépourvus de tous droits. Ptolémée d'Alexandrie nous donne la liste de ces tribus. Il mentionne entre autres une tribu du nom d'*Albanoi* qui vivait dans les régions montagneuses comprises entre Durres et Dibra, et il cite aussi leur ville d'Albanopolis.

Dans la masse de paysans libres qui se virent accorder le droit de cité en 212 par l'Edit de Caracalla, Rome s'efforça de recruter des soldats pour défendre ses frontières de plus en plus en butte aux assauts des Barbares. Les unités illyriennes dans l'armée virent leurs rangs grossir à tel point que leurs chefs, qui jouaient un rôle de plus en plus important dans la vie politique de Rome, furent même élus empereurs. Sept empereurs d'origine illyrienne régnèrent successivement pendant plus d'un siècle (de 247 à 361).

Le plus illustre d'entre eux fut Dioclétien, originaire de la région illyrienne de Dioclée. Parmi les mesures qu'on lui doit, l'une des plus importantes fut la réorganisation de l'empire romain en préfectures, en diocèses et en provinces. En vertu de ce remaniement de l'administratoir les territoires d'Albanie furent divisés en trois provinces: la province de Prevalis avec pour chef-lieu Shkodra, qui relevait du diocèse de Dacie, celle du Nouvel Epire (*Epirus nova*) avec Dyracchium pour capitale, qui s'étendait de la Viosa jusqu'au Mati et la province de l'Ancien Epire (*Epirus vetus*), comprise entre la Viosa et le golfe de Prévéza, avec pour ville principale Nicopolis. Ces deux dernières provinces étaient du ressort du diocèse de Macédoine. Les diocèses



de Dacie et de Macédoine faisaient partie de la préfecture de l'Illyricum, qui englobait tous les Balkans.

Outre les propriétaires de latifundia on vit également s'établir en Illyrie de nombreux citoyens romains de conditions diverses, artisans, marchands, marins, paysans, militaires, fonctionnaires, etc. Leur nombre ne fit que s'accroître. Ils apportèrent avec eux dans le pays non seulement leur langue, mais les coutumes, la civilisation et la religion romaines. Dans les villes, de plus en plus peuplées de citoyens romains, on enregistra la diffusion du latin non seulement comme langue officielle écrite mais aussi comme langue parlée. La propagation du latin et la pratique de plus en plus répandue des coutumes romaines favorisèrent le processus de romanisation des Grecs dans les colonies, et des Illyriens dans les villes. En dehors des cités et dans les régions de l'intérieur en particulier, ce phénomène d'assimilation ne se manifesta pour ainsi dire pas. De nombreux mots latins furent néanmoins adoptés dans la langue illyrienne. Nombre d'entre eux sont encore en usage dans l'albanais d'aujourd'hui.

La religion chrétienne, apparue au premier siècle de notre ère en tant que doctrine consolatrice des esclaves et des déshérités contre l'appareil d'oppression de Rome, trouva des adeptes en Illyrie aussi. Dès le deuxième siècle, il est fait mention de comités clandestins de chrétiens à Dyracchium et à Aulon (aujourd'hui Vlora). C'est au premier siècle que faisaient entendre leur voix les deux plus anciens prédicateurs illyriens de la foi nouvelle, canonisés par l'Eglise chrétienne — Saint Asti de Dyracchium et Saint Donat de Aulon.

Avec le temps, la foi chrétienne perdit son caractère d'idéologie des masses exploitées pour devenir une doctrine dupant les masses au profit du pouvoir esclavagiste. C'est dans cet esprit que par l'Edit de Milan de 313, l'empereur Constantin lui aussi d'origine illyrienne, reconnut aux Chrétiens le libre exercice de leur culte, préparant ainsi l'adoption du christianisme comme religion d'Etat de l'Empire romain. Les premiers évêchés albanais dont il est fait



mention dans des documents, datent précisément du quatrième siècle. Jusqu'au VIII<sup>ème</sup> siècle, ces évêchés relevaient de l'Eglise romaine par l'entremise des métropolitains de leur province.

Lorsqu'en 395, Théodose partagea l'Empire entre ses deux fils les Territoires d'Albanie firent partie de l'Empire d'Orient ou Empire byzantin comme il fut appelé plus tard.

### LES DEBUTS DE LA DOMINATION BYZANTINE

La crise du régime social fondé sur l'esclavage n'avait pas assumé dans l'Empire byzantin d'aussi vastes proportions qu'à l'Occident. On y trouvait encore des masses de paysans cultivateurs et d'artisans directement intéressés à accroître la production. L'Empire byzantin, favorisé par un heureux concours de circonstances, réussit non seulement à repousser les assauts des Barbares, auxquels l'Empire romain d'Occident complètement détruit en 476 n'avait pu résister, mais trouva la force de subsister encore pendant mille ans. Ainsi l'Albanie, à peine affranchie de la domination romaine, fut soumise aussitôt à la souveraineté du puissant Etat de Byzance qui continua d'exercer son autorité sur elle pendant des siècles.

En passant sous la domination byzantine, les régions d'Albanie ne subirent aucune transformation dans leur structure économique et sociale. Le régime esclavagiste fut maintenu dans les villes comme dans les campagnes. On ne toucha pas non plus à la division administrative instaurée par Dioclétien. Le latin resta longtemps la langue officielle. Un seul changement, purement relatif du reste, consistait dans la situation du territoire de l'Albanie par rapport au reste de l'Empire. En effet, alors que, avant le partage de l'Empire romain, ces contrées étaient pour ainsi dire situées au cœur de l'Empire, elles constituaient maintenant les régions frontières de l'Empire byzantin.

Sous Byzance, les latifundia cultivés par des esclaves au profit du propriétaire se multiplièrent et le nombre des es-